

A AJOUTER AU CHAPITRE DES CHAPEAUX -- (Suite)



VI

Aron. — Jartessus le mur, mozieu.

VII

Aron. — Denez, mozieu, foilà un peau japeau neuf qui vient de mozieu Allan. Che vous le fendrai pour drois biasdres.
Mr Klondyke. — C'est tout ce qu'il me faut. Merci.

Enfin, à onze heures du soir la première voiture circulait sur la voie, soit 22 heures après le commencement des travaux. Ainsi donc, voici une ligne susceptible d'être en plein rapport du jour au lendemain et il y a là un enseignement dont nous pourrions profiter. C'est là le côté intéressant que nous voulions signaler, abstraction faite, bien entendu, des luttes à main armée pour la conquête d'une route au profit d'une Compagnie.

IL A ÉTÉ ACQUITTÉ

L'avocat (d'une voix touchante). — Ah ! messieurs les jurés, notre défense sera facile et vous acquitterez mon client.

INFORMATIONS

CONSTRUCTION D'UNE LIGNE DE TRAMWAYS ÉLECTRIQUES EN VINGT-QUATRE HEURES

Nous lisons dans l'*Electrical Engineer* des détails fort intéressants concernant un travail gigantesque, si l'on songe au peu de temps employé à le réaliser, qui vient d'être effectué, en vue de relier, au moyen d'un tramway électrique, Bound Brook à Somerville, aux États-Unis ; ces deux points sont distants d'environ 4 km.

La construction, entreprise le samedi 23 octobre, à minuit, était terminée le dimanche avant minuit, de sorte que la première voiture circulait sur la ligne vingt-quatre heures après que les travaux furent commencés. C'est à la Compagnie J. G. White, à laquelle s'était adressée la "New-York and Philadelphia Traction Company," que revient l'honneur du tour de force dont nous allons signaler les points essentiels. La difficulté était d'autant plus grande que la "New-York and Philadelphia Traction Company," ne voulait pas que ses projets de construction immédiate pussent être soupçonnés ; elle n'avait donc fait aucun préparatif le long de la route à parcourir et il fallait opérer avec une rapidité extrême pour que la compagnie "New-Brunswick" ne vint pas s'opposer à l'établissement de la voie. Des dispositions furent prises pour amener de Baltimore, par train spécial, deux cent cinquante hommes, plus six voitures d'outils et de provisions ; à Philadelphie, on devait prendre encore trois cents ouvriers italiens. Le train, emportant les ouvriers choisis, quitta Baltimore le samedi à 5 heures 1/2 du soir et, en cours de route, chaque homme reçut un numéro qu'il devait placer d'une façon très apparente à sa coiffure ; ce numéro désignait la place qui avait été assignée à chaque ouvrier. Un peu avant l'arrivée des ouvriers, on avait débarqué d'un train de puissants appareils à incandescence destinés à éclairer la route sur laquelle la ligne devait être construite ; ces appareils furent placés à 60 m. les uns des autres.

En outre, on disposa tous les 30 m de fortes lampes à gazoline ; cette opération ne demanda qu'une heure et demie. Si l'on ajoute à cela les lanternes dont étaient porteurs les travailleurs, on conçoit que la route se trouvait suffisamment illuminée.

Aussitôt que les hommes purent descendre du train, on débarqua les chevaux et les outils, et le travail de la construction proprement dite fut attaqué à une heure du matin. A cet instant, un incident faillit arrêter l'entreprise, car on vint apporter un acte enjoignant la cessation complète des travaux ; on passa outre, prétextant que cette opposition était tardive, et le travail se poursuivit sans interruption.

La préparation du sol était achevée à dix heures du matin, et une heure après commençait la pose de la voie. Au fur et à mesure que les rails étaient mis en place, des ouvriers les assemblaient ; concurrentement les fils des trolleys étaient posés. Des vivres, amenés sur place, permettaient aux hommes de se restaurer sans perte de temps. Dans l'après-midi, la "Compagnie New-Brunswick Traction" envoya une centaine d'Italiens avec mission de détruire le travail fait. Une lutte s'engagea au cours de laquelle un coup de revolver fut tiré, mais heureusement personne ne fut atteint ; les Italiens furent repoussés et le travail put être continué malgré une pluie torrentielle qui se mit à tomber.

Ce n'est pas un criminel, c'est un fou, et un fou ne peut être rendu responsable, n'est-ce ? Songez que pendant quatre longs mois, le malheureux a été juré, et que, tout ce temps-là il a entendu tous les jours, du matin au soir, des témoins, des experts, des avocats...

ON APPREND À TOUT AGE

Le brave fermier Penoute croyait, grâce à son âge, savoir à peu près tout ce qui peut se connaître. Il a été bien étonné, il y a quelque jours, quand sa petite fille, au moment où il revenait de traire ses vaches lui dit : — Grand papa, comment fais-tu quand tu a tiré du lait d'une vache, pour la refermer ?

A QUOI BON SE DÉSOLER

Le laitier (mettant philosophiquement sa canistre à lait sous la pompe). — Ah quoi ça sert-il de se désoler sur du lait renversé ! Un homme est un homme après tout et l'eau n'est-elle pas là pour le remplacer.

LES LAPINS

Dans une moitié de futaie, Lenoir et Legris, les pattes au chaud sous la fourrure, mangent comme des vaches. Ils ne font qu'un seul repas qui dure toute la journée.

Si on tarde à leur jeter une herbe fraîche, ils rongent l'ancienne jusqu'à la racine, et la racine même occupe les dents.

Or, il vient de leur tomber un pied de salade. Ensemble Lenoir et Legris se mettent après.

Nez à nez, ils s'évertuent, hochent la tête, et les oreilles trottent. Quand il ne reste qu'une feuille, ils la prennent, chacun par un bout, et luttent de vitesse.

Vous croiriez qu'ils jouent, s'ils ne rient pas, et que, la feuille avalée, une caresse fraternelle unira les béc.

Mais Legris se sent faiblir. Depuis hier il a le gros ventre et une poche d'eau le ballonne. Vraiment il se bourrait trop. Et bien qu'une feuille de salade passe sans qu'on ait faim, il n'en peut plus. Il lâche la feuille et se couche de côté, avec des convulsions brèves.

Le voilà rigide, les pattes écartées, comme pour une réclame d'armurier : On tue net, on tue loin.

Un instant, Lenoir s'arrête de surprise. Assis en chandelier, le souffle doux, les lèvres jointes et l'œil cerclé de rose, il regarde.

Il a l'air d'un sorcier qui pénètre un mystère.

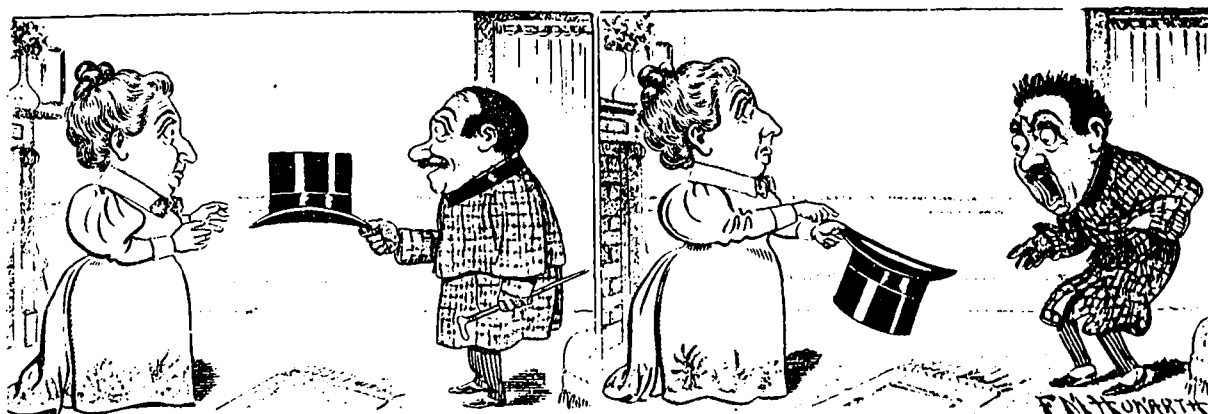
Ses deux oreilles droites marquent l'heure suprême.

Puis elles se cassent.

Et il achève la feuille de salade.

JULES RENARD.

A AJOUTER AU CHAPITRE DES CHAPEAUX -- (Suite et fin)



VIII

Mr Klondyke. — Il vient de m'arriver une singulière aventure, ma chère amie. Un coup de vent n'emporte mon chapeau et le jette pardessus un mur ; je suis forcé, moi, Klondyke, d'en acheter un d'occasion à un pedleur ; je le paie 33 et il est, ma foi, aussi bon qu'un neuf.

IX

Mme Klondyke après avoir examiné le courrechef. — Tu sais, Jacques, il y a des fous à la Longue Pointe qui ne le sont sûrement pas autant que toi. Mais, mon pauvre homme, c'est ton propre chapeau que tu as acheté ! Regarde, ton nom est au fond ! (Mr Klondyke ne s'en est pas consolé.)